

On ne peut pas deux fois se baigner dans le même fleuve
Bodo von Plato

Dans la feuille d'informations Infoseiten Anthroposophie, des hommes engagés issus du mouvement anthroposophique prennent régulièrement la parole, et s'expriment sur l'état, la situation de l'impulsion culturelle anthroposophique. Cette fois, répondant à notre invitation, c'est Bodo von Plato, « Kulturwissenschaftler » et membre du Comité directeur de la Société Anthroposophique Générale au Goetheanum à Dornach.

De la répétition à la réactualisation

L'Anthroposophie n'est jamais ce qu'elle fut. C'est pourquoi il n'est pas non plus facile de l'identifier alors qu'il est facile de la confondre avec ses formes d'apparition ou de vie antérieures. C'est naturellement bien de la comprendre et pour ce faire, cela va de soi, d'aller voir chez Rudolf Steiner, quand on s'intéresse à l'Anthroposophie. Car finalement, il la décrivit pour la première fois et au travers de ses descriptions, il lui donna le jour — et manifestement personne depuis ne la connut ni la fit vivre aussi immensément et diversement que lui. C'est pourquoi la relation à Rudolf Steiner est décisive dans la compréhension de l'Anthroposophie et la tournure que prend cette relation est importante à tous les égards. Mais s'il est exact que l'Anthroposophie — comme tout être spirituel vivant — n'est jamais plus ce qu'elle fut autrefois, alors aujourd'hui, elle n'est plus non plus ce que Rudolf Steiner lui-même décrivit ou vécut. Ou bien, existe-t-il encore quelque chose de toujours valable, quelque chose, qui n'est pas soumis au changement, qui peut être attribué à un être intemporel, qui reprend vie à l'authentique, dans la répétition et qui n'a besoin d'aucune réactualisation ?

Quoi qu'il en soit, la lecture et l'étude de l'Anthroposophie dans les paroles et actes de Rudolf Steiner est différente, selon que l'on suppose rencontrer alors la réalité présente de l'Anthroposophie, ou que l'on considère qu'on perçoit quelque chose dont la réalité naît d'abord par une réactualisation au moyen d'une re-transformation individuelle. Le lecteur est lui-même autre, lorsqu'il s'adresse pour la première fois ou la seconde fois à l'Anthroposophie transmise — et qu'il construit aussi en lui-même l'Anthroposophie.

Il me semble et cela est étonnant, qu'il a été possible pendant longtemps, que des hommes et des groupes ont pu lire des ouvrages et des conférences, ainsi que des indications transcrites de Rudolf Steiner et qu'ils en ont pris le contenu immédiat pour réel, sans pour autant sombrer dans une illusion dangereuse — voire même au contraire, que cela leur inspira des idées et des actes réellement et d'une manière anthroposophique. En tout cas, dès l'époque de Rudolf Steiner déjà, commença cette pratique qui s'est prolongée jusqu'à aujourd'hui, que chacun considérait une répétition de la teneur des paroles de Rudolf Steiner conformément à la même chose que Rudolf Steiner présentait, sans remarquer qu'ainsi, souvent à partir de la meilleure intention, il faisait ainsi naître une contrevérité. Dès 1913, Rudolf Steiner mit cette problématique en scène dans le premier tableau de son Drame-Mystère « L'éveil de l'âme ».

Les deux mystères du temps actuel

Cela fait partie du grand mystère évolutif du présent, partout manifeste, mais pourtant si difficile à appréhender, qu'il devient de plus important de savoir *qui* dit ou fait quelque chose. La même parole est autre selon la personne qui la prononce, elle agit différemment et est différemment comprise. *Celui qui* dit quelques chose est aujourd'hui plus important que la *manière* dont il le dit, à l'occasion, on peut même observer que même la manière perd du sens et surtout ce qui prédomine, c'est le fait concret au moment précis dit par un homme déterminé. S'il s'agit du spirituel, de l'idéal ou de contenu, dans lesquels les relations sociales jouent un rôle, alors en plus de l'instant concret,

le lieu, la situation précise, prennent une importance particulière. Un contexte qui n'est que légèrement modifié fait déjà retentir autrement la même parole et elle doit être interprétée autrement, elle a alors d'autres conditions et d'autres conséquences. La parole est aujourd'hui dans sa signification plus dépendante de l'être humain et du contexte, que jamais ce fut le cas en d'autres temps.

Ici devient palpable combien l'individualisation a progressé au cours du vingtième siècle et comment la situation concrète a gagné en importance par rapport à ce qui est universellement valable. Avec cela, deux phénomènes sont indiqués qui sont étroitement en rapport avec l'Anthroposophie. À l'aide de ces deux phénomènes — l'individualisation et l'importance croissante du caractère de la situation et de sa versatilité — je voudrais esquisser ici des aspects du moment actuelle de l'évolution de l'Anthroposophie.

Des qualités masculines à celles féminines

L'Anthroposophie présuppose l'individu critique, émancipé et autonome. Elle ne le fait pas naître, mais elle compte sur lui. Ces trois grandes aptitudes modernes, qui reposent à la base de l'individualité, je ne voudrais pas les mettre à l'arrière-plan : l'esprit critique vit à partir du vis-à-vis, il vérifie, pèse, aligne, interroge, fait la différence et évalue ; l'aptitude à la critique progresse main dans la main avec la rationalité, l'orientation d'expérience et l'intellectualité, elle évalue la vérification et la falsification, elle est la condition préalable au premier pas en direction de la liberté et de l'émancipation. L'émancipation décrit le détachement des environnements, des comportements acquis ou naturels, par un *geste* de refus ou de rejet ; on rejette quelque chose, on se détache et on se sépare de quelques chose, avec quoi on était lié jusque là, on se fonde sur soi et l'on voudrait devenir indépendant des influences étrangères. L'émancipation mène à l'autonomie, cet état d'auto-légalité — selon le sens originel grec —, dans lequel on se détermine soi-même au lieu d'être déterminé ; la grande exigence de la dignité humaine est à découvrir finalement dans l'auto-détermination responsable au sein d'êtres humains individuels. La dignité de l'homme en tant qu'élément d'humanité généralement partagé comme un bien revenant à chacun, n'est devenue formulable qu'à partir d'abord de la connaissance de la collaboration de ces qualités.

Mais aujourd'hui, nous éprouvons douloureusement les culminations de cet individualisme, où s'active l'individu dans une fureur critique, qui le mène au froid isolement et à une auto-justification stérile. Dans la vie personnelle et privée le caractère insupportable de cet individualisme effréné a été ressentie le plus souvent plus tôt que, par exemple, dans les exploitations économiques ou les activités scientifiques, où règnent entre autre le libéralisme économique et le réductionnisme des méthodes. Et pourtant la dignité humaine se perd à jamais, si elle s'abandonne simplement à ces fruits du modernisme, quand elle n'en est pas victime dans ses formations les plus extrêmes.

L'Anthroposophie est justement née au moment où commençait l'aggravation de ces qualités à la vérité remarquablement rationalistes. Elle voulut les saisir et les élargir, mais ne voulut pas, par exemple, les émousser ou les refuser comme d'autres mouvement sociaux, religieux ou spirituels. Là où nonobstant l'aptitude critique, l'indépendance et l'auto-détermination ne sont pas appréciées dans le milieu anthroposophique, se répandent rapidement la crédulité et l'irrationalisme, la nostalgie de révélation fait apparaître caduc chaque pas effectué par soi-même dans la connaissance et peut faire prendre à cette orientation sur le fondateur de l'Anthroposophie, ce qui va de soi et est parfaitement naturelle, à la vérité des formes absolument remarquables du culte de la personnalité ou du renoncement au soi.

Mais là où elles sont intégrées dans le travail anthroposophique, on observe des métamorphoses dans lesquelles on découvre beaucoup de la beauté d'un individualisme éthique : là où l'aptitude critique a sa place, surgit quelque chose de neuf et non pas de naïf, un émerveillement sur le monde, dont le résultat reste ouvert, sur cet état d'existence de tout homme tel qu'il est, qui mène à

son estime ; là où le *geste* du rejet fait naître l'émancipation, vit en même temps la possibilité de l'empathie, qui n'exclut pas l'homme du monde, mais l'accueille dans son âme propre ; là où l'autodétermination ne reste pas concentrée sur elle-même, elle devient un libre engagement pour ce qui appartient effectivement à son propre destin, à l'amour pour tout acte singulier. L'individualisation déterminée par la critique, l'émancipation et l'autonomie, ont un caractère masculin. Elles ont marqué notre civilisation européenne et nord-américaine et elles la rendent de plus en plus inhumaine dans leur unilatéralité. L'une des perspectives essentielles de l'Anthroposophie, je la vois dans la possibilité, non pas de renoncer à l'individualisme, mais de fournir une contribution pour amorcer un virage dans son évolution. Ce virage vise à imposer un caractère plus féminin, qui s'exprime de fait dans les qualités esquissées de la dignité, de l'empathie et de l'amour. Il y a des qualités qui encouragent ce qui relie et allie, qui rend l'existence commune possible et probablement, on ne peut jamais trop surestimer les perspectives d'évolutions qui reposent ici pour la Société Anthroposophique, qui fut fondée, pour rendre possible une alliance humaine et sociale au-delà des limitations de conceptions du monde, de culture et de professions.

Du changement à l'évolution

Un changement marquant s'est accompli insensiblement dans ces dernières décennies. La technique, la communication ou les habitudes de vie, par exemple, se sont si radicalement modifiées dans ces 20 à 50 dernières années, de sorte que le monde dans lequel je vis aujourd'hui a tout juste encore quelque chose en commun avec celui dans lequel je suis né il y a quelques décennies. Mais il me semble que l'élément décisif de notre présent repose dans le fait que, non seulement quelque chose ou quelqu'un a changé, mais bien plus *le changement lui-même* est devenu un principe déterminant tout.

C'est la rapidité du changement qui frappe d'abord. Ce qui autrefois valait pour des générations, est souvent aujourd'hui déjà sans valeur, avant même surtout que cela soi reconnu. Günther Anders a appelé cela l'antiquité de l'homme moderne. Ses études dans les années 50 *Sur l'âme à l'époque de la seconde révolution industrielle*, et à la fin des années 70 *Sur la destruction de la vie à l'époque de la troisième révolution industrielle*, décrivent l'accélération très rapide du changement de toutes les conditions, qui surgissent partout où la nature n'est plus, mais où l'être humain crée ces conditions. Plus le monde qui l'entoure est créé par lui, plus le changement règne totalement dans son accélération. Depuis la seconde moitié du vingtième siècle, le monde qui nous entoure, en tout cas dans les pays industrialisés, est fait de mains d'homme — et avec cela il n'est donc plus jamais ce qu'il fut.

Cette transformation très rapide et permanente mène à une incertitude existentielle. Elle devient menaçante, là où elle n'est que subie. Dans la même mesure, dans laquelle se perdaient la constance des relations, l'engagement, la rationalité et la sûreté, croissait la nostalgie à leur égard, croissait le besoin de vérités valables, de valeurs permanentes et d'orientation prédéterminée. Il est compréhensible que dans cette détresse de l'âme l'orientation passéiste et le fondamentalisme rencontrèrent beaucoup d'échos, même dans le mouvement anthroposophique.

Il pourrait aussi se produire que je ne subisse pas seulement le changement, en tant que force déterminante, mais que je l'accepte et que je découvre ma propre capacité au changement. Que je réalise celle-ci, alors ce changement, humainement hostile dans sa rapidité et omniprésence, se transforme et devient évolution. Vouloir et encourager cette évolution en tant qu'école de vie psycho-spirituelle au pays de la versatilité, cela relève peut-être des « valeurs éternelles » de l'Anthroposophie, s'il devait y en avoir. Mais, même ici il n'y a rien « par principe », tout est concret et dépend de la situation. En relation avec le premier Drame-Mystère *La porte de l'initiation*, Rudolf Steiner insiste : Il y a une évolution en soi, et non pas une évolution en général ; il n'y a que l'évolution de l'un, de l'autre, ou d'un troisième ou d'un quatrième, ou bien d'un millièm homme. Et autant qu'il y a d'hommes au monde, autant il doit y avoir de processus évolutifs. C'est pourquoi la plus authentique description du cheminement de la connaissance occulte

en général doit avoir un caractère qui d'une manière certaine ne coïncide pas avec une évolution individuelle. » (GA 125, 31.10.1910). Avec cela, des fondements essentiels sont indiqués pour le travail de l'Université Libre pour la science de l'esprit, une « institution ésotérique », dans laquelle cette sorte d'évolution spirituelle est prise au sérieux.

De la culture des initiatives à la société et l'université

Il y a plus de cent ans, dans le troisième tiers du dix-neuvième siècle, naquit l'Anthroposophie dans l'œuvre de Rudolf Steiner, comme une perspective de l'évolution philosophique occidentale. Elle se déploya en tant qu'ésotérisme occidental chrétien sous la forme de la science spirituelle anthroposophique au début du vingtième siècle, mais on y porta peu d'attention comme telle jusqu'à aujourd'hui. Enfin, elle produisit une pratique professionnelle et culturelle spirituellement fondée, qui, aussi mince soit-elle aujourd'hui mesurée selon les échelles globales, est reconnue mondialement.

Mais l'Anthroposophie elle-même reste l'inconnue à l'arrière plan, souvent moquée ou soupçonnée. Dans les dernières années de la vie de son fondateur quelque chose jeta pourtant un éclat vif en maints endroits, quelque chose qui peut éventuellement être plus immédiatement compris aujourd'hui — et utilisé : ainsi par exemple, son souhait que l'Anthroposophie, chaque semaine prenne un nouveau nom, afin que le nom de ce qui est devenu ne pût être confondu avec la cause vivante ; ou bien la caractérisation de l'Anthroposophie comme une *méthode d'investigation de l'humain universel* non prévenue, sans préjugés, et sans dogmes (GA 259, 19.8.1923). Mais avant tout, il engagea toute son énergie à l'édification d'une société, dans laquelle l'humain universel pourrait être recherché, compris, renforcé — et créa pour cela une organisation mondiale pour quelque chose qui selon sa nature même, à la vérité, ne se laisse pas organiser. Dans son cœur, en tant « qu'âme », il fonda par une parole mantrique l'*Université Libre des Sciences de l'Esprit*, qui relie l'ésotérisme universel et professionnel — et il créa avec cela une institution pour quelque chose qui selon sa nature même, ne se laisse pas institutionnaliser.

Dans la découverte ultérieure, dans l'édification et l'achèvement de ces institutions surprenantes reposent encore des possibilités d'évolution de l'Anthroposophie qu'on peut à peine sonder pour l'avenir proche ou lointain. Car il ne s'agit pas d'institutions qui sont créées pour quelque chose pour un objectif, mais pour tenter de faire coïncider le plus actuellement et le plus grandement possible mouvement et forme. Il s'agit donc d'identité, d'une formation identitaire spirituelle continue fondée sur l'individuel, mais avant tout au niveau de la société. Avec cela s'ouvre un riche champ d'évolution.

Bodo von Plato, né en 1958 dans l'Allemagne du Nord, s'occupa de personnes gravement handicapées, étudia l'histoire, la philosophie et la pédagogie Waldorf, fut enseignant à l'école Steiner de Verrières le Buisson et mit sur pied une initiative socio-culturelle dans l'Ouest de la France. En 1989, il fonda avec Götz Deimann, Christoph Lindenberg et Karl Martin Dietz, le lieu de recherche *Kulturimpuls*, depuis 2001, il est membre du Comité directeur de la Société Anthroposophique Générale et du collège directeur de l'Université Libre des Sciences de l'Esprit (ou de Science Spirituelle, *ndt*) au Goetheanum à Dornach.

Source : Info Drei http://www.info3.de/ycms/artikel_1835.shtml